

UNE JOURNÉE DANS UN REFUGE POUR FEMMES WIZO

Elles se sont échappées de l'enfer juste à temps. Douze femmes victimes de violence conjugale ont trouvé réconfort et sécurité dans un refuge de la WIZO.

"Il était prêt à me tuer.

Ce n'est pas juste. Je suis la victime et c'est moi qui dois me cacher, alors que lui est libre."

Yedioth Ahronot, l'un des principaux quotidiens israéliens, publie un reportage spécial en amont de la Journée Internationale pour l'Élimination de la Violence faite aux Femmes.

J eudi soir, dans un foyer pour femmes victimes de violences domestiques et leurs enfants géré par la WIZO et le Ministère des Affaires Sociales. Le doux parfum de la "challah du Shabbat" emplit l'air. Le jus de raisin est servi dans des gobelets en plastique jetables. Les sourires des enfants, tout excités par les préparatifs de la fête du Shabbat, ne laissent de glace aucun d'entre nous.

Je regarde autour de moi ces instants de joie des mères qui m'entourent. Après l'enfer qu'elles ont vécu, elles s'accrochent à chaque seconde de bonheur. Des mois se sont écoulés depuis qu'elles ont dû tout quitter et se réfugier ici, dans un abri, qui ressemble beaucoup à une maison, mais aussi un peu à une prison. L'endroit est à la fois très calme et bruyant. On est entouré en permanence, mais souvent on se sent seul. C'est un endroit où l'on n'a rien à craindre, mais où les fantômes qui vous hantent sont terrifiants.

J'ai passé une journée entière avec ces femmes courageuses, qui sont à des années-lumière de l'endroit où elles imaginaient leur vie, mais qui apprécient et chérissent chaque instant. Ce sont des femmes qui, de par les circonstances, sont devenues une grande famille.

"Vivre pour survivre"

Il est 9 heures du matin dans l'abri et un silence assourdissant remplit l'espace. La plupart des femmes sont parties travailler et les enfants vont à la crèche ou à l'école. Sur le toit du refuge, je rencontre Agam*, une jeune femme de 27 ans, qui malgré son jeune âge a déjà réussi à traverser l'enfer sept fois et qui, après des années de violence, a enfin réussi à s'échapper.

"Il était obsédé par moi", se souvient-elle. "Il me suivait partout et m'enfermait dans une pièce pendant des jours. Il me cassait les doigts et je me soignais toute seule avec une règle que j'avais chez moi." Pendant plus de trois ans elle a vécu dans la douleur et la terreur, tenant à l'écart tous ses proches, faisant tout pour les empêcher de comprendre ce qui se passait.

"Je voyais l'ange de la mort passer tous les jours au-dessus de mon lit."

"C'est alors que j'ai décidé de partir. Il m'enfermait, cachait mes clés, cassait mon téléphone pour que je ne puisse pas communiquer avec mes parents. La veille de mon départ, il m'a couchée par terre et assommée de coups. Mon visage était tuméfié. Tout mon corps était tuméfié. Mes parents ont senti que quelque chose n'allait pas et ont insisté pour me voir. Ils m'ont sauvé la vie !"



En coordination avec les responsables de l'aide sociale, Agam a pu s'échapper et depuis n'a pas quitté le refuge. "Il m'a dit que si je ne sortais pas de cette voiture il me tuerait".

"Ce n'est pas juste : je suis la victime et c'est moi qui dois me cacher, alors que lui est libre de vivre une vie normale. Je suis arrivée au refuge sans rien, juste les vêtements que j'avais sur le dos. Au début j'étais sous le choc, mais l'ambiance ici est très chaleureuse et attentionnée. On ne se sent jamais seul. J'ai une assistante sociale et un groupe de thérapie qui m'aident vraiment. Cet endroit me donne des ailes. Parce que nous avons toutes vécu la même chose, nous sommes vraiment proches les unes des autres. Nous nous sentons comme une famille". "Les femmes qui viennent ici fuient le chaos de leur foyer. Elles survivent. Elles vivent dans une telle terreur qu'elles ne savent pas si elles se réveilleront le lendemain matin. Ce sont des femmes en grand danger", explique Rinat Leon-Lange, directrice du refuge de la WIZO.

"Elles sont 12 femmes qui vivent ensemble et ce n'est pas toujours simple, mais il y a aussi beaucoup de moments très forts. Elles ont tout laissé derrière elles du jour au lendemain et c'est très dur. Elles viennent ici et savent que jamais elles ne retourneront d'où elles sont venues. Elles laissent derrière elles les choses les plus basiques

et les plus personnelles - leurs vêtements, les poupées des enfants, leurs bijoux - et se retrouvent à vivre avec leurs enfants dans une même pièce. Il faut beaucoup de courage pour tout quitter. Ce n'est pas facile du tout. Notre objectif est de leur donner tous les outils nécessaires pour qu'elles arrivent au bout de leur démarche et qu'elles ne retombent pas dans la relation qu'elles ont fuie." Puis, je rencontre Bat El* avec le petit garçon de deux mois qu'elle a mis au monde au refuge. Ce n'est pas facile pour elle de faire face à tous les défis d'une jeune mère dans ces conditions, mais elle remercie Dieu tous les jours d'avoir survécu pour pouvoir être là pour son fils.

"J'ai beaucoup souffert", dit-elle avec douleur. "La violence physique, les insultes. Je n'avais pas le choix, je n'avais nulle part où aller".

"Je ne savais pas qu'il y avait un endroit où je pourrais m'échapper. J'ai eu du mal en arrivant ici. Je me sentais seule. Je voulais retourner auprès de mon mari. Ces pensées m'obsédaient. Mais ici j'ai reçu beaucoup de soutien. Si cet endroit n'existait pas, je ne sais pas si j'aurais accouché. Nous sommes comme une famille. Ils prennent soin de moi, m'aident avec le bébé, mais quand même ce n'est pas juste que nous soyons ici et que tous les hommes continuent tranquillement leur vie. C'est un problème qui nous perturbe toutes."

"J'avais peur d'aller porter plainte"

Dans l'après-midi, l'espace peu à peu se remplit et le bruit des enfants qui jouent remplace le silence.

Je rencontre Ilanit* et ses deux enfants.

"Pendant des années, j'ai subi des violences physiques, sexuelles et émotionnelles de la part de mon mari", raconte-t-elle. "Mais quand il s'en est pris aussi à mes enfants, j'ai décidé de fuir. Au début, il me battait plusieurs fois par semaine, me menaçait et m'insultait constamment. Il se servait des enfants pour me menacer. Parfois il les kidnappait, parfois il les battait pour me faire souffrir".

Ilanit dit que malgré tout, elle avait peur de partir. "J'avais peur, parce que je sais que dans bien des cas, lorsqu'une femme porte plainte, le mari n'est pas du tout arrêté. J'avais peur qu'il soit interrogé, libéré et qu'il vienne ensuite me tuer. Je n'avais nulle part où aller.

Et puis un jour, après son départ, j'ai appelé la police et demandé ce qu'il fallait faire si mon mari était très violent et que j'avais peur de rester à la maison.

En quelques minutes, une voiture de police est arrivée. Ils m'ont dit que j'avais cinq minutes pour faire mes valises et descendre".

Comment les enfants s'adaptent-ils à leur nouvelle réalité ?

"Les enfants sont beaucoup plus calmes aujourd'hui qu'ils ne l'étaient à la maison. Ma fille aînée a vécu des moments très difficiles. Elle m'en voulait probablement de lui avoir fait quitter la maison et me jetait à la figure toutes les insultes qu'elle avait apprises de son père. À la fin, elle s'est rendu compte que c'était pour son bien."

"Nous n'en parlons pas beaucoup, mais parfois ils me rappellent que papa nous battait et cassait des choses à la maison. Cela me fait mal d'entendre ça et j'espère qu'un jour ils oublieront, mais là c'est encore frais dans leur mémoire. J'espère qu'ils ne vivront plus jamais des choses pareilles. Je nous souhaite une vie tranquille, un foyer pour les enfants et moi, qu'ils aillent à l'école. Je veux trouver un bon job et continuer à construire nos vies".

"La décision d'aller dans un refuge est une des décisions les plus difficiles et les plus complexes qu'une femme doit prendre.

Elle sauve effectivement sa vie et celle de ses enfants, mais elle doit renoncer totalement à sa vie d'avant, à son travail et à tout l'environnement qui lui était familier » explique **Anita Friedman, Présidente de la WIZO Mondiale.**

"Elle est obligée de retirer ses enfants de leur crèche ou de leur école et de couper tous liens avec sa famille et ses amis".

"Non seulement la femme a été blessée dans sa chair par la violence qui lui est faite, mais elle et ses enfants sont encore obligés de payer le prix de cette violence et de s'isoler.

Ce devrait être au contraire à l'homme violent de s'isoler.

L'État doit changer l'équation - établir des structures parallèles pour les hommes violents et les tenir à l'écart des femmes tant qu'ils représentent un danger. Il doit mettre en place des programmes pour soigner les hommes violents et s'assurer qu'ils vont les suivre."

"Avec la pandémie de coronavirus et avec le confinement, les gens sont bloqués à la maison.

La violence contre les femmes est un phénomène terrible depuis longtemps, mais à cause de la pandémie les femmes ne peuvent pas s'échapper", ajoute Michal Hanoch-Ahdut, Superviseur National des foyers pour femmes battues au Ministère de la Santé et des Services Sociaux.

"Les gens sont coincés à la maison dans un état de tension constante, sans travail et sans revenu, ce qui augmente considérablement la violence.

Il y a 15 refuges à travers le pays ; le refuge est un espace thérapeutique, c'est une maison où les femmes sont entourées par un personnel qui les aide et leur donne le réseau et les outils qui leur permettent de gérer la crise.

C'est une maison pour des femmes courageuses. Chaque femme qui vient ici est une femme courageuse. Elle vient pour se défendre, mais au-delà de cela elle prend le temps de se poser et de se reconstruire."

** Afin de préserver l'anonymat, tous les prénoms ont été changés.*